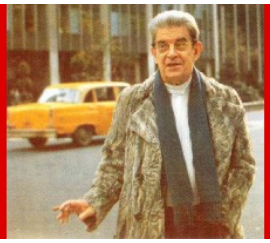
Le maître de demain, c'est dès aujourd'hui qu'il commande — Jacques Lacan

Lacan Quotidien



N° **783** – Mercredi 5 septembre **2018** – 10 h 35 **[GMT + 2]** – **lacanquotidien.fr**

Une rentrée au pas ! Ou pas…

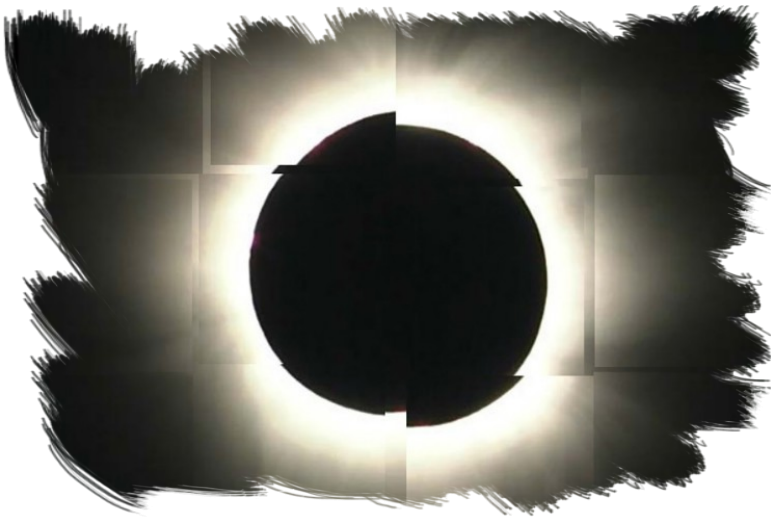
EN AVANT

Obscur soleil de la science, la rentrée selon Blanquer-Dehaene
par Virginie Leblanc

Enseignants : au pas ! par Céline Souleille

SCÈNES ET AUTRE SCÈNE

***Infidèle*, un fantasme bergmanien par Hélène de La Bouillerie**



Obscur soleil de la science, la rentrée selon Blanquer-Dehaene

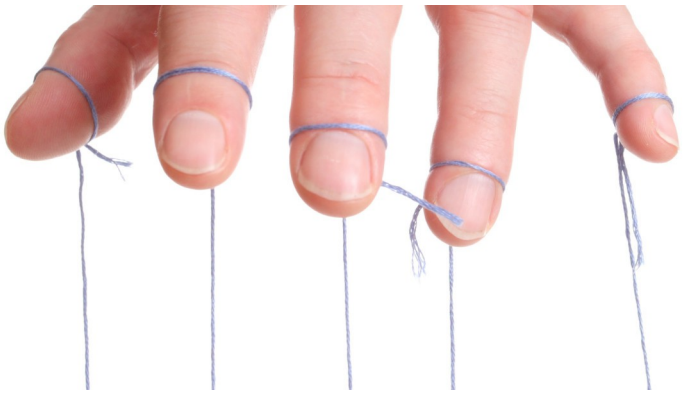
par Virginie Leblanc

« La République est née de l'esprit des Lumières ; l'École est née de la République ; l'École est ainsi d'une certaine manière la petite-fille des Lumières. Si nous nous éloignons de cela, nous nous éloignons de ce que nous sommes. » (1) Qui, ami(e) de la transmission et de l'école obligatoire, gratuite et laïque, oserait contredire cette affirmation, syllogisme implacable aux accents rhétoriques parfaits ? Comme bien des formules chocs de Jean-Michel Blanquer, celle-ci emporte d'emblée l'adhésion. Son propos à l'appui la création d'un « Conseil scientifique de l'Éducation nationale » présidé par Stanislas Dehaene, professeur de psychologie cognitive expérimentale au Collège de France, est du même acabit : « La science, la connaissance, c'est un bien commun toujours en progression qui nourrit notre société. Il est donc essentiel que la politique éducative soit éclairée par les recherches scientifiques les plus récentes. » (2) Mais qu'on poursuive la lecture et bien vite, cette même raison, celle du lecteur, se trouve saisie par les soubassements de telles réflexions et les mesures politiques qu'ils induisent.

Penchons-nous davantage sur l'idéologie sous-tendue par le ministre de l'Éducation nationale et les conseillers dont il s'est entouré : « nous avons désormais un Conseil scientifique composé de chercheurs reconnus dans différentes disciplines qui mettent leur savoir, leur recherche, au service des progrès des élèves. Les expérimentations et la comparaison internationale vont nous permettre de dépasser des clivages – qui ont trop longtemps paralysé l'École – et donner aux professeurs des outils pour travailler au plus près des besoins des élèves. » (3)

En fait de pluridisciplinarité, une majorité des membres du Conseil appartient au champ de la psychologie cognitive et des neurosciences (4). L'objectif affiché ? Faire taire enfin ces dizaines d'années de polémiques, pour améliorer le niveau de lecture des élèves en France (ou celui de la France dans les classements internationaux). Les moyens ? L'objectivité scientifique au-dessus de la mêlée, la pédagogie par les preuves et cette certitude inquiétante qu'« enseigner est une science » (5).

Sous couvert de modernité, voire de modernisme et de dépoussiérage des vieilles lunes pédagogiques, sous le prétexte de faire bénéficier nos enfants des dernières trouvailles scientifiques, sont de retour l'absolutisation et une certaine manipulation du savoir scientifique aussi vieux que la doctrine dix-neuviémiste du scientisme et ses relents totalitaires au vingtième siècle.



Grand écart idéologique et double discours

Les propos consensuels de notre ministre sont à réinscrire dans son parcours comme dans le cadre qui lui permet de les tenir et d'engager des réformes.

La promotion du chant à la rentrée scolaire 2018 et de l'interdiction du portable au collège, son engagement en faveur de l'instauration de l'uniforme à l'école sont autant de mesures ou d'annonces dont on saisit bien qu'ils ne visent pas à flatter son électorat le plus progressiste.

J.-M. Blanquer s'est fermement engagé à éviter que le système scolaire français ne reproduise, voire n'amplifie, les inégalités liées au déterminisme social, notamment en dédoublant « à 12 » les classes de Cours préparatoire (CP) dans les réseaux d'éducation prioritaire renforcés. Dans le domaine de l'apprentissage de la lecture en particulier, il compte « pouss[er] à une introduction intelligente des technologies numériques [...] qui permettent de traiter certaines dyspraxies, en s'intéressant aux enseignements des neurosciences sur les mécanismes de l'apprentissage, en soutenant des expérimentations innovantes au bénéfice des enfants issus de milieux modestes » (6).

Ainsi le ministère soutient-il des initiatives telles que celle mise en place à Calais, dans « l'un des quartiers les plus pauvres de France » (7). À l'école élémentaire Oran-Constantine, c'est sur tablettes que les élèves s'entraînent à déchiffrer et répéter, minute après minute, des mots et des phrases, seuls, puis en petits groupes. Leur maître ou maîtresse est présent pour les aider, chronomètre en main : il s'agit de mesurer le « MCL », *mots correctement lus par minute*, ou encore la « fluence » des enfants, soit leur vitesse de lecture. Pour cette compétence, les élèves ont largement rejoint la moyenne nationale.

Et pour la compréhension ? On s'y intéressera dans un second temps, tout comme à l'éveil artistique ou à la découverte des sciences, puisque selon l'inspecteur, « il y a des choix à faire » (8). Et voici, en un revers de main, balayées la rhétorique comme l'interprétation littéraire. La lecture est ravalée au rang d'un simple décodage et les élèves, dotés de leur super-répétiteur-tablette, réduits à ânonner tous en chœur. Une enseignante impliquée dans

un dispositif du même type remarque : « On ne peut pas leur demander de décoder le mot "campagne" sans aller voir ensemble ce à quoi cela correspond. [...] Les effectifs réduits et les surplus d'exercices ne solutionneront pas tout. Il ne faut pas oublier la réalité sociale de nos quartiers. » (9)

Cette méthode inspirée du programme « Parler », lui-même issu d'une expérience américaine développée il y a vingt ans avec l'aide des neurosciences a fait l'objet d'un rapport très critique de l'Inspection générale de l'Éducation nationale insistant sur le fait que « les classes ne sont pas des laboratoires [et] les élèves ne peuvent être réduits à un statut de cobayes » (10). L'expérimentation calaisienne se poursuit néanmoins sans frémir : sa mise en place est financée sur deniers publics, tel le Fonds d'expérimentation pour la jeunesse, et sur fonds privés (AXA, fondation Bettencourt, Dassault notamment), soit dix millions d'euros.

À la tête de telles initiatives « pédagogiques », on retrouve des membres éminents de l'association Agir pour l'école, elle-même issue de l'Institut Montaigne, *think tank* libéral qui inspira largement la campagne d'Emmanuel Macron – J.-M. Blanquer fut longtemps membre du comité directeur. Cette même association finança l'expérimentation polémique que Céline Alvarez, auteure du best-seller les *Lois naturelles de l'enfant*, mena à Gennevilliers, alliant méthode Montessori et neurosciences : le couple Blanquer-Dehaene n'a eu de cesse de la donner en exemple.

Le décor est planté. Bien loin d'un soi-disant renversement des mentalités et dépassement des clivages au nom de l'objectivité de la science. Bien ancré dans une idéologie particulière, celle d'un ministre qui ne rougit pas de prôner la liberté des enseignants tout en imposant une seule vision du monde, une seule méthode au nom de sa validité scientifique. Aujourd'hui, il a surtout réduit de 75 millions d'euros le budget consacré à l'École en 2017 (11).

Adepte du grand écart permanent entre le caractère prétendument révolutionnaire des apports de la science à la pédagogie et son ancrage idéologique plutôt réactionnaire, J.-M. Blanquer n'hésite pas à asséner, avec une absence de nuances qui fait frémir, des propos péremptoires, voire erronés, bien loin du mantra dont il abreuve la scène médiatique, « veiller à ce que les méthodes utilisées aient des assises scientifiques solides » (12).

Le martèlement depuis des mois de l'idée selon laquelle la méthode efficace et scientifiquement démontrée pour apprendre à lire consisterait dans le b-a = ba de la méthode syllabique en est l'illustration la plus paradigmatique. Non seulement un tel débat – longtemps ancré idéologiquement – n'a plus vraiment de raison d'être, puisque la plupart des enseignants utilisent la méthode syllabique parfois mixée à quelques éléments de reconnaissance globale (pour distinguer les prénoms des enfants de la classe ou les mots de liaison). Mais en outre prétendre que « pour la lecture, on s'appuiera sur les découvertes des neurosciences, donc sur une pédagogie explicite, de type syllabique, et non pas sur la méthode globale, dont tout le monde admet aujourd'hui qu'elle a eu des résultats tout sauf probants » (13) se révèle franchement discutable.

Stanislas Dehaene lui-même affirme précisément le contraire ! J.-M. Blanquer serait bien inspiré de relire l'ouvrage de son mentor, *Apprendre à lire* : « La connaissance du cerveau ne permet pas de prescrire une unique méthode de lecture. Au contraire, la science de la lecture est compatible avec une grande liberté pédagogique, des styles très variés d'enseignement et de nombreux exercices qui laissent le champ libre à l'imagination de l'enseignant et des enfants. » (14)

L'enquête majeure coordonnée en 2015 par Roland Goigoux, *Lire et écrire* (15), lors de laquelle soixante chercheurs ont observé cent trente et un enseignants le confirme : de la méthode mixte à la stricte syllabique, ce sont autant de styles qui se dégagent, autant d'installations subtiles du transfert avec une classe, toujours unique et singulier.

J.-M. Blanquer serait donc bien inspiré aussi de visiter les enseignants qui, au long de leur carrière, font participer les élèves activement dans la construction de leur apprentissage, les aident à réguler leur attention et à consolider leurs acquis *via* notamment la mémorisation et bien sûr diverses formes d'encouragements (que des psychologues

cognitivistes voudraient réduire à des « *feedbacks* positifs »). On se réjouit que les « quatre piliers de l'apprentissage » préconisés par le Conseil scientifique de l'Éducation nationale – avec l'aide de l'imagerie cérébrale – confortent l'expérience de tout professeur soucieux de faire progresser ses élèves.

Lors de la première conférence de ce Conseil, au Collège de France en février dernier, ses membres ont d'ailleurs eux-mêmes largement relativisé la portée des sciences expérimentales : de la salle de laboratoire à la salle de classe, de l'expérimentation unique à la généralisation à une plus grande échelle, le saut s'avère périlleux et l'application du domaine de l'impossible (16).

C'est pourtant bien au nom d'une idéologie de la preuve scientifique, mise au service des valeurs managériales de rapidité et d'efficacité (17), qu'on instaure tests, remédiations et mesures en tout genre, au mépris de chaque élève, de son histoire singulière et de son rapport à la lettre, à la façon dont il est entré dans le symbolique du bain de langage.

Le rêve de « décrypter le code neural du langage » (18), et pourquoi pas celui de la conscience (19), paraît susciter une fascination pour le cerveau du sujet, réduit à un récalcitrant rat de laboratoire, dont l'organe serait déconnecté de son environnement. Et ce, alors même que les neurosciences précisément ont montré l'interaction constante de l'inné et de l'acquis, *via* notamment la plasticité neuronale.

Ainsi la difficulté scolaire est-elle réduite à des images en couleur, qui localisent les fonctions, en évacuant la question du désir d'apprendre. Celui-ci ne se saisit pas dans les images d'organes. Sa causalité psychique, toujours d'abord inconsciente, fait énigme. Classés, étiquetés, les jeunes sont réduits à leur comportement. La remédiation proposée est toujours davantage médicalisée. Déjà à la dernière rentrée, une brochure d'information sur le Trouble du déficit de l'Attention avec ou sans Hyperactivité (TDAH) a été envoyée aux enseignants pour les aider à réagir face à ce « trouble » présenté comme scientifiquement prouvé.

C'est donc une lame de fond puissante, aux assises théoriques et épistémologiques pourtant plus que flottantes, qui se déverse sur le monde scolaire et au-delà. Elle a les atouts d'une communication rodée, d'une forte attente de parents et d'enfants déboussolés par la succession d'injonctions contradictoires qui ne laissent le temps ni aux enseignants ni aux élèves de s'installer dans le temps long de l'apprentissage, du goût des mots qui ne va jamais sans une rencontre déterminante.

Charge à nous, cliniciens, de restaurer ce temps psychique, logique et non chronologique, pour redonner toute sa portée à l'art de transmettre, d'enseigner, dont le cœur est non la performance de l'enfant, mais bien sa parole.

C'est ce à quoi s'attachera avec la conviction d'un désir engagé la nouvelle rédaction de *Lacan Quotidien*, en poursuivant le travail d'Yves Vanderveken que nous remercions de son implication et de sa transmission.

Virginie Leblanc est la nouvelle rédactrice en chef de *Lacan Quotidien,* avec Pénélope Fay, et aux côtés d'Ève Miller-Rose, avec Luc Garcia, et les précieuses relectures d'Anne-Charlotte Gautier, Sylvie Goumet et Pascale Simonet.

1 : Blanquer J.-M., « Les neurosciences : chance ou péril pour l'école ? », table ronde, *L'Humanité*, 25 janvier 2018, disponible sur internet, ici.

2 : *Ibid.*

3 : *Ibid.*

4 : Cf. Gueguen P.-G., « Le talentueux monsieur Blanquer et sa religion des neurosciences », *Lacan Quotidien*, n° 772, 21 avril 2018.

5 : Dehaene S., « Enseigner est une science », *Le Monde*, 20 décembre 2013.

6 : Blanquer J.-M., « Le discours égalitariste est destructeur », *L'Obs*, 24 août 2017, p. 22.

7 : Corbier M.-C., « A l'école d'Emmanuel Macron », *Les Échos*, 4 juillet 2017, disponible sur internet, ici

8 : *Ibid.*

9 : Le Guellec Gurvan, « Douze par classe, un pari gagnant ? », *L'Obs*, 24 août 2017, p. 23.

10 : Corbier M.-C., « A l'école d'Emmanuel Macron », *op. cit.*

11 : Cf. Stromboni Camille « Un plan sévère d'économies de 331 millions d'euros pour l'enseignement supérieur et la recherche », *Le Monde*, 13 juillet 17.

12 : Blanquer J.-M., « Le discours égalitariste est destructeur », *op. cit.*, p. 19.

13 : *Ibid.*

14 : Dehaene S. (s/dir.), *Apprendre à lire : Des sciences cognitives à la salle de classe*, éd. Odile Jacob, 2011.

15 : Cf. Goigoux Roland (s/dir.), *Lire et écrire, Efficacité des pratiques d'enseignement de la lecture et de l'écriture au cours préparatoire*, accessible sur le site de l'Institut français de l'Éducation, ici.

16 : Cf. Morin H., Herzberg N., Larousserie D., « Les sciences cognitives à l'épreuve de la classe », *Le Monde*, 19 février 2018.

17 : Cf. Dehaene-Lambertz Gh. : « Depuis toujours, l'école s'est appuyée sur cette période de plasticité importante qui favorise les apprentissages, afin d'enseigner les connaissances nécessaires au jeune humain pour être un adulte efficace dans sa société et sa culture. » (programme de la conférence du Conseil scientifique de l'Education Nationale, Collège de France, 1er février 2018, disponible sur le site du Collège de France, ici)

18 : Cf. Roper Pierre, « Cinq idées que défend Stanislas Dehaene, l'éminence grise de Jean-Michel Blanquer », *France culture*, 12 janvier 2018, disponible sur internet, ici.

19 : *Ibid.*

Lacan Quotidien

Pour recevoir Lacan Quotidien, inscrivez-vous ici !

Enseignants : au pas !

par Céline Souleille

Le discours des neurosciences et des sciences cognitives envahit le champ éducatif : l'algorithme du cerveau désormais mis au jour sur imagerie, enseigner devient une science. Politiques et médias reprennent à tue-tête les conclusions univoques (les plus populaires) des dernières expérimentations présentées comme des recettes miracles ayant fait leurs preuves dans le domaine des apprentissages. Efficience et performance ! Les enfants n'ont qu'à bien se tenir, ils plieront et apprendront coûte que coûte ! Pourquoi non puisque nous sommes tous « câblés » pour apprendre ?

Conséquence : il faut fournir aux enseignants la boîte à outils, que l'on imagine en haut lieu comme un ensemble de bonnes pratiques, conformes au fonctionnement du cerveau, destinées à maximiser toutes les potentialités pour l'acquisition et le traitement d'informations en quantité. Les textes officiels et les formations semblent de plus en plus prescriptifs.

L'Éducation nationale indique notamment, pour l'enseignement en CP, des grilles horaires d'activités détaillées quart d'heure par quart d'heure. Est publié aussi un guide de lecture, qui met l'accent prioritairement sur le déchiffrage et la « fluence », dont la tonalité injonctive surprend. Les enseignants de l'école élémentaire sont également informés que le ministère décidera désormais lui-même du contenu des formations. Ainsi devront-ils participer obligatoirement à des formations centrées sur le français et les mathématiques. Un guide de références fournira un état de la recherche et formulera des recommandations pour la pratique quotidienne. Ces nouveautés reviennent à mettre les enseignants au pas.

Au printemps 2018, une expérimentation de masse est lancée dans différentes académies, inquiétant plusieurs syndicats enseignants et des médias éducatifs. Il s'agit d'un programme intensif de phonologie imposé à des circonscriptions et à des écoles dans les classes de grande section de REP (Réseau d'éducation prioritaire) et REP+. Il définit un protocole très rigide, exclut le recours à toute autre démarche pédagogique et interprétative de l'enseignant. Présenté comme nouvellement conçu par l'association Agir pour l'école dont Jean-Michel Blanquer a longtemps été l'un des dirigeants, il est en fait très proche dans l'esprit, la forme et le contenu du programme P.A.R.L.E.R mené il y a 20 ans. Répétitif et mécanique, le dispositif consiste en une série d'exercices de découpage en syllabes et en phonèmes. La liste de mots à lire, hors de tout contexte, sans aucun lien avec le vécu de l'élève ou de la classe, est fixée pour chaque séance. Il est indiqué aux enseignants comment les prononcer.

En cas de non-réussite par l'élève, il est juste conseillé de lui refaire faire l'exercice jusqu'à ce qu'il réussisse le test de passage à la séance suivante. L'obligation est faite à l'enseignant de suivre le protocole pas à pas. En bon technicien, il devra exécuter ce qu'on lui prescrit. On commence par une évaluation individuelle des élèves, puis on les répartit dans des petits groupes en fonction de leurs performances. Chaque groupe doit ensuite bénéficier de trente minutes d'entraînement par jour avec l'enseignant pendant que les autres élèves sont en autonomie et effectuent seuls des tâches, elles aussi, dictées dans le guide.

Une formation obligatoire des enseignants, effectuée par Agir pour l'école, accompagne la mise en place du dispositif. Le protocole va jusqu'à expliquer comment organiser un système de points de comportement en groupe pour récompenser les élèves qui se tiennent tranquilles et sanctionner les autres par la perte de points. Il y est précisé que cette méthode a fait ses preuves et provient des dernières recherches en neurosciences et psychologie cognitive… Pourquoi pas si l'enfant et l'enseignant y trouvent leur compte ?

Pour autant, l'imposer aux enseignants et en faire une méthode unique au sein d'une classe me paraît un projet insensé et potentiellement dangereux. Quelles seront les conséquences de cette mise au pas forcée, tant pour les enseignants que pour les élèves ? Comment, dans un tel cadre, faire jouer sa partition au désir d'enseigner et de transmettre ?

Là se trouve un point d'appui essentiel qu'il ne faudrait pas anéantir à vouloir imposer trop de consignes, au risque de mortifier l'école et l'entrée dans le savoir. C'est bien au désir de l'enseignant que celui de l'élève s'agrippe. Les enfants ne sont pas que de supers ordinateurs. Ils sont des sujets et l'école doit pouvoir accueillir ce qui vient signer leur singularité, y compris quand cela s'exprime dans un écart par rapport à la norme. L'erreur peut être aussi invention par laquelle le sujet marque ce qui lui est le plus intime, Savoir lire, dans ce cas, pour accueillir et ouvrir la classe à l'invention de chacun ne s'apprend pas dans les guides.

Je me souviens de cet élève, il y a quelques années, qui refusait de mettre des points à la fin de ses phrases. Un jour, au cours d'un travail d'écriture poétique, un peu plus agacée que d'habitude, je lui disais :

« Mais enfin ! Pense à mettre les points. Une phrase se termine par un point ! »

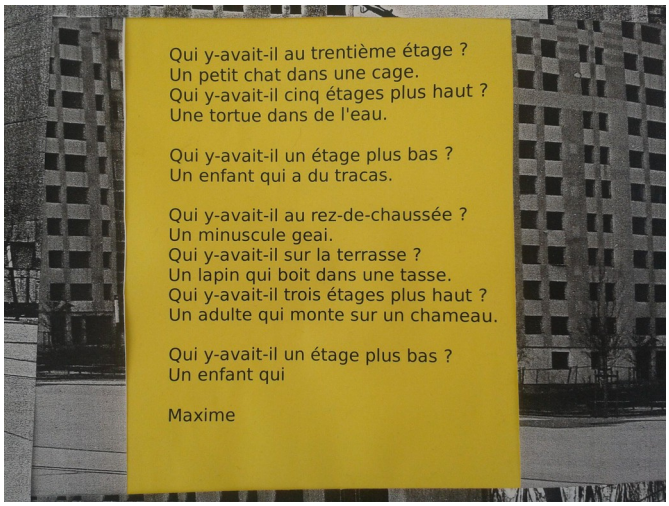
Il commença par bredouiller :

« Rien à foutre de tes points… »

Puis, de façon beaucoup plus claire et en s'adressant bien distinctement à moi, il ajouta :

« Je veux pas mettre de point moi. J'aime pas quand ça se termine. Je veux pas que ça se termine. Je veux pas mettre de point ! »

Eh bien soit, nous laisserons la dernière phrase de son poème sans point. Il consentira alors à ponctuer le reste du texte. Il décidera même finalement de gommer la dernière partie de la phrase… Et si, pour lui, ne pas terminer permettait de s'alléger un peu de tout ce tracas ?



Infidèle, un fantasme bergmanien

par Hélène de La Bouillerie

Le film *Infidèle* (1) de Liv Ullmann est réalisé à partir du scenario d'Ingmar Bergman – qui fut son amant, son compagnon avant de la quitter pour devenir son grand ami – et s'inspire d'un épisode de sa relation avec Gun Hagberg, que Bergman a relaté dans son autobiographie *Laterna magica* (2). La vie de Bergman fut jalonnée par des mariages et des divorces : marié cinq fois, père de neuf enfants. Infidèle, il le fut bien souvent.

Infidèle met en scène Bergman lui-même, visité par une femme séduisante, Marianne, qui est aussi bien sa muse, son personnage ou l'une des femmes de sa vie. Ensemble, en conversant, ils tentent de reconstituer le drame de la vie de Marianne et d'en saisir les ressorts les plus profonds.

Marianne est comédienne. Elle est mariée depuis onze ans à Markus, chef d'orchestre talentueux en pleine ascension. Ils ont ensemble une fille, Isabelle, âgée de neuf ans. Ils semblent former un couple harmonieux et une famille parfaite. Rien dans leur vie ne paraît pouvoir annoncer ce qui va s'enclencher. Dernier protagoniste du drame qui va se jouer, David, le meilleur ami de Markus que Marianne considère comme son propre petit frère, metteur en scène et malheureux dans son deuxième mariage.

Le point de départ est une proposition incongrue que David fait à Marianne alors qu'il dîne avec elle, un soir que Markus est en voyage. Un peu éméché, alors qu'elle somnole sur le canapé, il lui demande si elle serait d'accord pour faire l'amour avec lui. Cette proposition tombe comme un cheveu sur la soupe, pourtant le ver est dans le fruit. Rien ne pourra arrêter le déroulement implacable de la tragédie.

À chaque fois que Marianne pourrait arrêter les choses, elle y retourne, elle relance David. S'il est à l'initiative, il lui fournit plusieurs occasions pour que les choses en restent là, avant l'irréparable. Mais c'est comme si elle était mue par une force tragique supérieure et ne pouvait résister à franchir les frontières de l'irrémédiable.

Pourtant, rien ne lui est caché de là où elle met les pieds. David la prévient, il est dépressif, il traine un fiasco. Elle a eu le temps d'entrevoir sa jalousie maladive. Et pourtant, elle s'obstine. À chaque fois que David se présente humilié, dépressif, il lui est irrésistible. Ce n'est pas sa brillance phallique qui l'attire (celle qui semble entourer Markus), mais autre chose de noir et fragile, qui concerne son *manque-à-être*. Ainsi, il s'agit de bien autre chose que le manque phallique qui déclenche le désir de Marianne, cela se situe du côté du *pas-tout* féminin, qui – Bergman le démontre magistralement – entretient une parenté avec la pulsion de mort.

Le personnage qui me paraît clé dans cette histoire est David, à travers lequel il est facile de reconnaître un double de l'auteur. David, le dépressif, mais aussi le créatif, qui enchaîne les femmes puisque, après deux mariages, il recommence à séduire, une troisième, etc., n'est-il pas lui-même pris dans cette chaîne ?

Qu'est-ce qui meut David, quel fantasme anime sa quête ? Il me semble que la réponse nous est donnée dans le titre du film. *Infidèle*, rendre une femme infidèle. Tel est le fantasme qui, derrière la comédie de l'adultère, semble aux commandes pour David. Et d'ailleurs, quand Marianne, prête à tous les sacrifices pour lui, deviendra sa régulière, il la trompera sans scrupules avec une autre.

À un moment du film, David avoue à Marianne sa jalousie maladive, notamment quant à ses anciens amants, ceux qui l'ont fait jouir. Avançant masqué, il réclame à Marianne des détails, puis s'en délecte douloureusement, se les repassant de façon obsessionnelle. Il ne cesse de l'interroger : « comment as-tu jouis ? » Là encore, on peut supposer que c'est ce même fantasme de l'infidélité féminine qui le dirige. En l'imaginant avec un autre, fût-t-il un ancien amant, il en fait une femme infidèle. Sa jalousie est ainsi la face visible de son fantasme. Au moment où Marianne, pour récupérer la garde de sa fille, cède à Markus, elle réalise sans le savoir le fantasme de David, et à partir de là sonne le glas de leur histoire.

Bergman est à la fois auteur du scénario et personnage du film. En outre, dans une sorte de mise en abyme de son fantasme, il le déroule dans la vie de David. Son processus de création donne forme à ses fantômes, ses démons personnels – on pourrait dire ses fantasmes –, ainsi qu'il expose son élaboration : « Les démons sont innombrables, ils apparaissent aux plus mauvais moments en créant panique et terreur. Mais j'ai appris qu'en maîtrisant les forces négatives et en les attelant à mon char, je pouvais les faire agir à mon profit. » (3) Finalement, c'est lui qui converse avec le personnage féminin, Marianne, qui échappe en cela et à Markus et à David.

Dans l'autobiographie de Bergman, que trouve-t-on donc concernant son rapport à l'infidélité ? Au cœur du mystère féminin, l'infidélité maternelle. L'infidèle, ce fut d'abord elle, une mère indifférente (4) dont il n'a cessé de chercher l'amour et dont il a découvert l'infidélité. Elle avait failli quitter son mari et ses enfants, pour partir avec son amant avec

lequel elle avait vécu une violente passion amoureuse. Ainsi, son fantasme met en scène l'objet cause de l'infidélité d'une femme. Il ne cesse de répéter la rencontre traumatique avec le désir de la mère, tentant d'approcher l'énigme du mystère féminin qu'il interprète comme infidélité.

Le spectacle proposé par la compagnie Tg STAN au Théâtre de la Bastille s'appuie sur le scenario du film, en y intégrant des éléments de l'autobiographie de Bergman. Pour Tg STAN, collectif très novateur et présent dans l'actualité culturelle, le comédien est souverain, interprète et créateur. Il donne vie au texte en le reformulant, le retravaillant à chaque reprise sans le figer dans une version, ne lui donnant corps qu'au moment où le spectacle est joué devant les spectateurs. Bergman invitait les comédiens à corriger, au théâtre, sa « maniaquerie perfectionniste » qui, au cinéma, « tue la vie et l'esprit » (5). Ce collectif s'est donc pleinement saisi de cette invitation et s'est emparé de cette œuvre afin que, pour nous, la découverte en soit plus vibrante.

---

1 : *Infidèle*, film de Liv Ullmann d'après un scénario de Ingmar Bergman, sorti en 2000.
2 : Bergman I., *Laterna Magica,* Paris, Folio, 2016, p. 214-229.
3 : Bergman I, interview à Reuters en 2001, à retrouver sur Internet, ici.
4 : Bergman I., *Laterna Magica, op. cit.,* p. 214-229.., p.12, 31-32.
5 : *Ibid.,* p. 89.

Infidèles, mis en scène par **Tg STAN** et **De Roovers** au **théâtre de la Bastille** – site Internet, ici
d'après le scenario du film *Infidèle* et l'autobiographie *Laterna Magica* de Bergman
Représentation suivie d'un débat avec Franck Vercruyssen et Esthela Solano,
animé par Philippe Benichou et Christiane Page,
vendredi 21 septembre 2018,
soirée organisée par le collectif « Théâtre et Psychanalyse » de L'Envers de Paris
en préparation aux 48es journées de l'ECF.
Réservations au nom de l'Envers de Paris au 01 43 57 42 14

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).
Rédactrice en chef : Virginie Leblanc avec Pénélope Fay (virginie.leblanc@gmail.com , faypenelope@gmail.com).
Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.
Maquettiste : Luc Garcia.
Relectures : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.
Électronicien : Nicolas Rose.
Secrétariat : Nathalie Marchaison.
Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.
Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Virginie Leblanc ; Eve Miller-Rose.

pour acceder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI